

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Tout le correspondant devra s'adresser au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus, Le téléphone national «La Coopera-» va être installé.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	\$ 3.00 » 3.60 »	
Six.....	\$ 5.50 » 6.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.00 »	
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
» ancien.....	\$ 0.10	

Les abonnements partent du 1er. o du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

La Convention Républicaine de Saint-Louis (E. U.)

La Convention nationale du parti républicain, qui réunit en ce moment à Saint-Louis les délégués de tous les partis pour choisir un candidat à la Présidence de la République, a débuté par un très sérieux succès pour les partisans de la «saine monnaie». En dépit du parti pris d'équivoque d'un grand nombre de membres de la Convention, le sénateur Fairbanks, président provisoire de l'Assemblée, a fait voter une résolution en faveur de l'étalon or, par 630 voix sur 918 délégués présents. En outre, la commission des finances a adopté un rapport recommandant au parti républicain de s'opposer à toute mesure tendant à favoriser la frappe illimitée de l'argent sauf dans le cas d'un accord international. Dès hier, la résolution votée par les délégués d'un très grand nombre d'Etats, surtout de l'Est, en faveur du maintien de l'étalon or, donnait les plus sérieuses espérances aux partisans de la saine monnaie.

Ce serait sans doute pour eux une grosse imprudence de croire dès à présent la partie gagnée. Moins encore que les autres, la politique des Etats-Unis est dirigée par des principes et des considérations d'intérêt général. C'est assez dire que les sautes de vent y sont particulièrement à craindre, et que les manœuvres des gros bonnets du parti, quelques nouvelles de la situation électorale habilement présentées pourraient amener la majorité de la Convention à se déjuger. Mais il faut reconnaître que la question monétaire est posée cette fois avec une netteté toute particulière et qu'une seule solution, le maintien de l'étalon or, s'impose même aux petites habiletés des politiciens réunis à Saint-Louis.

Jamais on n'a plus parlé aux Etats-Unis de la question monétaire que depuis le 1er novembre 1893, date où fut abrogée la loi Sherman forçant le Trésor à acheter chaque année une quantité d'argent produit par les mines américaines. Les bimétallistes ont fréquemment tenté de revenir à un régime cher à leurs rêves, ils ont été repoussés; mais les inquiétudes que leurs tentatives avaient provoquées dans le monde des affaires n'ont pas été étrangères aux grandes crises économiques qu'a traversées le pays. Les exagérations, puis les incertitudes du tarif douanier en avaient été la cause principale; mais la menace de voir le pays inondé d'une monnaie aussi dépréciée que celle de l'Inde ou de la Chine les avaient fort aggravées. Dans l'Est, qui possède la plus grande partie des capitaux, et dans toutes les régions déjà riches du Centre, on était fort las de ces hésitations et on réclamait des promesses formelles quant au maintien d'une saine politique monétaire.

M. Mac Kinley, le favori du parti républicain pour la candidature à la Présidence, a, néanmoins, essayé d'empêcher la Convention de se prononcer. Nos dépêches ont plusieurs fois signalé le silence qu'il s'obstinait à garder sur la question monétaire. M. Mac Kinley était évidemment inquiet de la très bruyante campagne menée par les bimétallistes dans

l'Ouest et le Sud. Il craignait, s'il se présentait avec une plate-forme contraire au bimétallisme, de n'avoir pas de voix dans ces régions. L'Ouest et le Sud sont, en effet, traditionnellement en faveur du monnayage du métal blanc. Les mines d'argent se trouvent dans les Etats occidentaux, ceux qui en vivent forment le noyau du parti bimétalliste, et ils trouvent aisément des adeptes parmi les agriculteurs de l'Ouest, qui s'imaginent, comme d'ailleurs trop de leurs confrères d'Europe, que l'abondance de la monnaie, quelle qu'en soit la couleur, augmenterait le prix des denrées produites par eux, et leur permettrait de se libérer, à meilleur compte, vis-à-vis de leurs prêteurs de l'Est.

M. Mac Kinley n'est sans doute pas dupé des sophismes des bimétallistes; mais ses principes se réduisent à prendre l'attitude qui pourrait lui valoir le plus grand nombre de voix. Aussi avait-il donné pour instruction à ses hommes dans la Convention de s'efforcer de mettre en évidence sur la plate-forme du parti le protectionnisme dont il est la personnification et qui, après un court intervalle, est d'un nouveau très en faveur auprès de la majorité des Américains. La question monétaire devait passer au second plan et être, autant que possible, l'objet d'une équivoque.

Cette petite habileté n'a pu prévaloir contre la constitution même du parti républicain. Pour conquérir des voix douteuses dans l'Ouest, on ne pouvait risquer de mécontenter l'Est, plus riche et plus instruit, où se recrutent les gros bataillons du parti. Les leaders de l'Est ont eu l'habileté de poser dès le début très nettement la question, des mackin leyites ont dû y répondre de la manière la moins compromettante. C'est ce qui explique l'énorme majorité en faveur de l'étalon or.

Sans doute la Convention républicaine de Saint-Louis ne fait pas à elle seule les élections présidentielles. Une Convention nationale des démocrates se réunira bientôt à Chicago pour choisir le candidat et la plate-forme du parti. Il se peut qu'elle adopte un programme bimétalliste, elle n'a pas les mêmes raisons que la Convention républicaine pour s'en abstenir. Mais, toutes les élections depuis quatre ans ont montré que le parti démocrate n'a pas le vent en poupe, et il est fort probable que le futur Président de la Confédération sera l'homme qui va être choisi à Saint-Louis. Il y a dès à présent une chance très sérieuse pour cet homme soit joint un programme résolument monométalliste. C'est une perspective satisfaisante non seulement pour les Etats-Unis, mais encore pour toutes les nations commerçantes de l'Europe qui n'auraient qu'à perdre à une grave perturbation économique survenant dans l'Amérique du Nord.

Manifestations franco-espagnoles

NOTRE ESCADRE A LA COROGNE

Les fêtes données à la Corogne, à l'occasion de la présence de l'escadre française ont été très brillantes. Partout nos marins ont été acclamés. Partout les cris de: «Vive l'Es-

pagne!» et de: «Vive la France!» se sont confondus.

Le 21, au cours de la visite des autorités de la ville au commandant de l'escadre, le maire a prononcé le discours suivant:

«Nous avons l'honneur, a-t-il dit, de vous offrir le témoignage de notre respect, de notre considération et de notre sympathie, étant ainsi les interprètes des sentiments de notre peuple envers la noble nation française.

«En nous félicitant de votre visite, nous faisons des vœux fervents pour que les liens d'affection qui existent entre la France et l'Espagne soient resserrés plus étroitement encore et forment une véritable alliance qui contribuerait à l'agrandissement moral et matériel des deux nations, ainsi qu'il convient à deux peuples si identifiés pour des raisons de race, de coutumes et de religion.

«Nous vous prions donc d'accepter nos respectueux hommages et les vœux sincères que nous formons pour que votre séjour parmi nous vous soit agréable et soit plus tard un modeste mais sympathique souvenir de notre peuple.

L'amiral français, très ému, a répondu que la France avait les mêmes desirs envers l'Espagne.

Il a ajouté: «Le souvenir de la réception faite aux marins français à la Corogne ne s'effacera jamais de nos cœurs, et nous n'oublierons pas sur tout les sentiments que vous nous avez montrés lors des obsèques d'un des nôtres.

Dans la soirée le coup d'œil était magnifique. La ville était superbement illuminée aux couleurs françaises. Partout nos marins étaient l'objet de manifestations de sympathie.

Au concert donné en présence des officiers de l'escadre, on a d'abord joué et chanté la «Marseillaise». Les assistants ont écouté le morceau debout et ont acclamé les officiers. L'enthousiasme, à ce moment, était indescriptible.

La foule poussait des vivats en l'honneur de la France et de l'Espagne auxquels se mêlaient des acclamations à l'adresse de la Russie.

L'hymne espagnol a ensuite été joué et a été écouté debout et la fête découverte par les officiers français.

Il y avait l'amiral et les officiers accompagnés du préfet et du maire, ont visité les monuments de la Corogne.

L'escadre française restera probablement jusqu'à mardi prochain. Dimanche, une course de taureaux sera donnée en l'honneur des marins français. L'amiral a accepté l'invitation et a dit que c'était la première fois qu'il assistait à une course de taureaux.

LA MORT DE M. DE MORÈS

NOUVEAUX DÉTAILS

Une communication télégraphique directe venue à Tunis de Médénine, où est arrivé Ali ben Zmerli, porte qu'en présence de la lenteur apportée par le Touareg à fournir les chameaux qui, une fois livrés... se trouveraient être en fort mauvais état. M. de Morès avait perdu une partie de sa confiance dans les Touareg, qu'il

s'apprêtait à les abandonner, bien qu'il eût payé d'avance ses achats et la location des chameaux, et cherchait à regagner Sinaou, soit pour faire d'autres achats, soit pour réorganiser une expédition.

Contrairement aux dépêches précédentes, M. de Morès n'était donc pas en route pour Rhatet, selon toute probabilité, c'est ce changement d'itinéraire qui a décidé les Touareg à faire tout de suite leur coup.

Ajoutons qu'El Ouatia, où se trouvent les cadavres de M. de Morès et de ses compagnons, est dans la zone d'influence française déterminée par la convention franco-anglaise de 1890 et est située à environ 130 kilomètres au sud de Oum-el-Dhaïba, dernier poste militaire de la division d'occupation de la régence de Tunis.

A Paris

Le petit hôtel, que M. de Morès habitait boulevard Suchet, 31, tout au fond de Passy, a pris, avec ses volets, un air de tristesse et de deuil.

Mme de Morès, toute à sa douleur, ne reçoit absolument personne.

La famille a appris l'assassinat du marquis par une dépêche qu'a envoyée à Mlle Puissaye, mercredi soir, le colonel de Labonne, en résidence à Tunis, de Puissaye est parti de Tunis, dès les premiers bruits du massacre; il arrivera à Paris ce matin.

Dès jeudi soir un attaché du ministère des affaires étrangères est venu présenter à Mme de Morès les condoléances de M. Hanotaux. Hier, un registre a été placé dans le petit salon du rez-de-chaussée, pour recevoir les signatures; mentionnons parmi celles-ci celles de l'ambassadeur d'Allemagne, du capitaine Binger, du comte Albert de Mun, de MM. Paul Doumer, Maurice Barrès, etc.

Notes biographiques

Rapportons et terminant la carrière étrangement mouvementée du hardi explorateur.

Antonio-Amedeo-Maria-Vincenzo Manca, marquis de Morès et de Montemaggiore, était issu d'une vieille famille féodale de Sardaigne, celle des Manca.

Son père, duc de Vallombrosa, avait épousé la fille du duc des Cars.

Le marquis naquit à Paris le 15 juin 1858. Il entra à Saint-Cyr avec la promotion de 1877, dont faisait également partie le commandant de Mac-Mahon. En 1879, il sortit dans la cavalerie, alla passer deux ans à l'Ecole d'application de Saumur et, en 1881, fut versé comme sous-lieutenant au 1^{er} cuirassiers.

L'année suivante, il épousa à Cannes, le 15 février, M^{lle} Medorah-Marie Hoffmann, fille d'un riche banquier de New-York.

Trois enfants sont nés de ce mariage: Aténade-Genoveffa-Manca, née à New-York en 1883; Luigi-Ricardo-Manca, né à New-York en 1885, et Amedeo-Paolo Manca, né à Paris en 1890.

Au mois de juillet 1882, il partit pour l'Amérique du Nord, après avoir donné sa démission et fonda, à 1.600 kil. de Chicago, une ville qu'il nomma Medorah en l'honneur de sa femme qu'il avait accompagnée.

Pendant plusieurs années, il mena la vie du gentleman farmer dans d'immenses «ranches» au Dakota, élevant et vendant du bétail.

Plus tard, ruiné, il partit pour les

Indes, puis pour le Tonkin, avec l'intention de construire une ligne de chemin de fer pénétrant en Chine.

Il ne réussit pas davantage dans ce projet et rentra en France en passant par le Japon pour se jeter à corps perdu dans le boulangisme et plus tard dans l'antisémitisme.

Condamné, en 1891, à trois mois de prison pour une série d'articles et de brochures contre les juifs, il reprit bientôt sa campagne dans la «Libre Parole».

Cette guerre de plume provoqua des duels retentissants, dans lesquels M. de Morès blessa d'un coup de pistolet M. Camille Dreyfus, et dans des rencontres à l'épée blessa M. Isaac, sous-préfet d'Avesnes sur le capitaine Mayer et blessa le capitaine Crémieu-Foa (1892).

A la suite de ces aventures le marquis de Morès tourna sa combativité vers l'Afrique où il crut pouvoir, ainsi que nous l'avons dit hier, établir une entente avec les Touareg contre les Anglais, qui en accaparant peu à peu le commerce du sel, privaient ainsi les longs courriers du désert de leur principale industrie: l'escorte des caravanes qui échangeaient le sel du Sahara contre les denrées du Soudan et des autres régions productives qui l'entourent.

QUERELLES RELIGIEUSES

Un procès assez bizarre est venu à Paris sur un incident de cruation judiciaire solvée, devant la 1^{re} chambre du tribunal civil de la Seine.

Mme Marie Joanédès, épouse divorcée de M. Constantin Arion, épouse en secondes noces de M. Cotesco, conseiller à la Cour d'appel de Bucarest, réclame, 100,000 fr. de dommages-intérêts à Mme Morel de Fos, maîtresse de pension à Bologne-sur-Seine, pour avoir manqué à son devoir de surveillance envers deux de ses filles. Voici à quelle occasion: M^{lle} Cotesco a eu de son premier mariage quatre filles, qu'elle a placées au couvent de Sion, bien qu'elles eussent été élevées dans la religion grecque orthodoxe. Au mois de mars 1893, la cadette s'est convertie au catholicisme et annonça l'intention de prononcer ses vœux.

M^{lle} Cotesco (c'est tout au moins l'annonce de sa demande) retira ses filles du couvent et plaça les deux plus jeunes chez M^{lle} Morel de Fos. Elle recommanda à la maîtresse de pension de défendre ses élèves contre toute tentative de prosélytisme.

Mme Morel de Fos intercepta la correspondance que les jeunes filles entretenaient avec le couvent. Tout paraissait marcher à souhait, quand, le 19 mars 1896, Mme Cotesco reçut le télégramme suivant: «Mes filles quittent pension. Majeures. N'auront aucun pouvoir, police prévenue. Aviser.»

Mme Cotesco a fait rechercher ses filles dans tous les couvents, mais sans résultat. Elle s'en prend à Mme Morel de Fos. Elle lui reproche de s'être relâchée de sa surveillance, sur les injonctions de l'archevêque de Paris qui aurait menacé de ne plus desservir la chapelle de la pension si on ne sequestrait arbitrairement les demoiselles Arion.

Mme Morel de Fos prétend que ce reproche est tout à fait immérité. Et

comme elle est demeurée créancière de deux trimestres de pension, et qu'elle entend réclamer des dommages-intérêts pour le préjudice que ce procès lui cause, elle réclame à Mme Cotesco, en sa qualité d'étrangère, une caution de 3,000 fr.

Après avoir entendu Mme Loustau-nau, pour Mme Morel de Fos, et Mme Millerand, pour Mme Cotesco, le tribunal a fixé la caution à 2,000 fr.

L'affaire ne reviendra sur le fond qu'après les vacances.

LES TROIS DAMES ENLEVÉES

PAR DES BRIGANDS TURCS

Qui ne se souvient de cette scène du «Roi des Montagnes» où brigands et gendarmes fraternisent si admirablement? Cette histoire qu'on croyait n'appartenir qu'à l'imagination d'Edmond About a été éditée et même rééditée dans la pratique par les bandits turcs. Nous avons relaté à diverses reprises, dans nos dépêches, la cruelle mésaventure de trois dames de Constantinople enlevées sur une route passant auprès d'une station thermale. Voici à ce sujet des détails empruntés à une correspondance de Constantinople:

M^{lle} Branzau, une française, femme du directeur des bains de Coury, se promenait avec M^{lle} Paraghamian et sa fille—des Arméniennes apparentées à un membre de la légation de Serbie—sous la garde d'un domestique sans armes. Les ravisseurs étaient à peu près une douzaine, sachant le grec et parlant entre eux une langue que l'on n'a pas reconnue, l'albanais peut-être. Ils descendaient de la montagne, suivis de deux gendarmes turcs qui ne se sentant pas en forces, assistèrent à l'enlèvement sans intervenir.

Arrivés dans la forêt avec ses prisonnières, le «Ra Diavolo» de la bande dicta à Mme Branzau une lettre pour son mari, dans laquelle il était invité à verser 15,000 livres pour sa rançon s'il voulait la revoir vivante. Le domestique fut renvoyé avec cette missive et une autre pour le sultan. Mme Branzau a exercé longtemps le métier de sage femme à Constantinople, et les brigands auront sans doute voulu exploiter la reconnaissance que peut avoir gardée le sultan Abdul Hamid à la très habile praticienne française qui présida à la naissance d'un de ses fils. Le fait est que le souverain s'est montré très affecté de cet événement.

M^{lle} Paraghamian, âgée et fort malade, fut relâchée à son tour, avec l'obligation d'avoir à payer 10,000 livres turques pour la rançon de sa fille. La pauvre mère regagna Ialova dans un triste état.

L'impudente requête des brigands monte à près de 600,000 francs. C'est une bien forte somme. L'année dernière, les Macédoniens avaient demandé 3,000 livres pour un ingénieur du chemin de fer de Salonique. C'était modeste; aussi palpitèrent-ils la somme dans les vingt-quatre heures, contre un reçu en bonne forme signé au pied d'un arbre par le chef de bande. La pièce est fort curieuse.

Quoi qu'il en soit, nous avons dit qu la rançon de Mme Branzau a été envoyée par le stationnaire français

Pierre en eut un nouveau sursaut de colère.

—Comment! que je sois parti de monsieur Nani, pour retourner à monsieur Nani! Quel est ce jeu? Puis-je accepter d'être un volant que se renvoie toutes les raquettes? A la fin, on se moque de moi!

Et, harassé, éperdu, Pierre revint tomber sur sa chaise, en face de l'abbé qui ne bougeait pas, la face plombée par cette veillée trop longue, les mains toujours agitées d'un petit tremblement.

Il y eut un long silence. Puis, don Vigilio expliqua qu'il avait bien une autre idée; il connaissait un peu le confesseur du pape, un père Franciscaïn, d'une grande simplicité, auquel il pourrait s'adresser. Peut-être, malgré son effacement, ce père lui serait-il utile. C'était toujours une tentative à faire. Et le silence recommença, et Pierre, dont les yeux vagues restaient fixés sur le mur, finit par distinguer le tableau ancien, qui l'avait touché si profondément, le jour de son arrivée. Dans la pâle lueur de la lampe, il venait peu à peu de le voir se détacher et vivre, tel que l'incarnation même de son cas, de son désespoir inutile devant la porte rudement fermée de la vérité et de la justice.

(A suivre.)

104 EMILE ZOLA

ROME

Mais Pierre s'était levé, et il n'écou-
lait même plus, il marchait à travers la
pièce, comme emporté dans le désor-
dre de ses idées.

—Voyons, voyons, il est nécessaire
que je sache et que je compréhende, si
je veux continuer la lutte. Vous allez
me rendre le service de me renseigner
en détail sur chacun des personnages,
dans mon affaire... Des Jésuites, des
Jésuites partout! Mon Dieu! je veux
bien, vous avez peut-être raison. En-
core faut-il que vous me disiez les
nuances... Ainsi par exemple, ce
Fornaro?

—Monsieur Fornaro, oh! il est un
peu ce qu'on veut. Mais il a été élevé
aussi, celui-là, au Collège Romain, et
soyez persuadé qu'il est Jésuite, Jé-
suite par éducation, par position, par
ambition. Il brûle d'être cardinal, et
s'il devient cardinal un jour, il brûle-
ra d'être pape. Tous des candidats à
la papauté, dès le séminaire!

—Et le cardinal Sanguinetti?
—Jésuite, jésuite... Entendons-
nous, il l'a été, ne l'a plus été, l'est de
nouveau maintenant. Sanguinetti a
coqueté avec tous les pouvoirs. Long-
temps on l'a cru pour la conciliation
entre le Saint-Siège et l'Italie; puis, la

situation s'est gâtée, il a violemment
pris parti contre les usurpateurs. De
même, il s'est brouillé plusieurs fois
avec Léon XIII, à la suite de sa paix,
vit aujourd'hui au Vatican sans un
pièce de diplomatique réserve. En somme,
il n'a qu'un but, la tiare, et il le
montre même trop, ce qui use un can-
didat... Mais, pour le moment, la lu-
te semble se restreindre entre lui et le
cardinal Bocanera. Et c'est pour-
quoi il s'est remis avec les Jésuites,
exploitant leur haine contre son rival,
comptant bien que, dans leur désir
d'évincer celui-ci, ils seront forcés de
le soutenir. Moi j'en doute, car je le
sais trop fin, ils hésiteront à patron-
ner un candidat si compromis déjà...
Lui, brouillon, passionné, orgueil-
leux, ne doute de rien; et, puisque
vous me dites qu'il est à Frascati, je
suis sûr qu'il a couru s'y enfermer,
pour la nouvelle de la maladie du pa-
pe, dans un but de haute tactique.

—Et bien! et le pape lui-même,
Léon XIII?

—Ici, don Vigilio eut une courte hé-
sitation, un léger battement de pau-
pières.

—Léon XIII? il est Jésuite, Jé-
suite... Oh! j'en suis sûr, il l'a été avec
les Dominicains, et c'est vrai, s'il en veut,
car il se croit animé de leur esprit, il a
remis en faveur saint Thomas, a res-
tauré sur la doctrine tout l'enseigne-
ment ecclésiastique... Mais il y a
aussi le Jésuite sans le vouloir, sans le
savoir, et le pape actuel en restera le
plus fameux exemple. Etudiez ses

actes, rendez-vous compte de sa po-
litique: vous y verrez l'émanation,
l'action même de l'âme jésuite. C'est
qu'il en est imprégné à son insu, c'est
à dire que toutes les influences qui
agissent sur lui, directement ou indi-
rectement, partent de ce foyer...
Pourquoi ne me croyez-vous pas? Je
vous répète qu'il n'est tout conquis,
tout absorbé, que Rome est à eux, de-
puis le plus infime clerc jusqu'à Sa
Sainteté elle-même!

Et il continua, et il répondit à cha-
que nouveau nom que citait Pierre,
par ce cri entêté et maniaque: Jésuite,
Jésuite! Il semblait qu'il ne fût plus
possible d'être autre chose dans l'E-
glise, que cette explication se vérifiât
d'un clerc réduit à pactiser avec le
monde nouveau, s'il voulait sauver
son Dieu. L'âge héroïque du catho-
licisme était accompli, ce dernier ne
pouvait vivre désormais que de di-
plomatie et de ruses, de concessions
et d'accommodements.

—Et ce Paparelli, Jésuite, Jé-
suite! continua don Vigilio, en baissant in-
stinctivement la voix, oh! le Jésuite
humble et terrible, le Jésuite dans sa
plus abominable besogne d'espionnage
et de perversion! Je jurerais qu'on
l'a mis ici pour surveiller Son Emi-
nence, et il faut voir avec quel génie
de souplesse et d'astuce il est parvenu
à remplir sa tâche, au point qu'il est
maintenant l'unique volant, ouvrant
la porte à qui lui plaît, usant de son
maître comme d'une chose à lui, pe-
sant sur chacune de ses résolutions, le

possédant enfin par un lent envahisse-
ment de chaque heure. Oh! c'est la
conquête du lion par l'insecte, c'est
l'infinitement petit qui dispose de l'infini-
ment grand, ce simple abbé si infini-
me, le caudataire dont le rôle est de
s'asseoir aux pieds de son cardinal
comme un chien fidèle, et qui en réan-
tissant règne sur lui, le pousse où il
veut... Ah! le Jésuite, le Jésuite!
Défiez-vous de lui, quand il passe
sans bruit dans sa pauvre soutane,
pareil à une vieille femme en jupe
noire, avec sa face molle et ridée de
dévotion.

Regardez s'il n'est pas derrière les
portes, au fond des armoires sous
les lits. Je vous dis qu'ils vous man-
geront comme ils m'ont mangé,
et qu'ils vous donneront, à vous aus-
si, la fièvre, la peste, si vous ne prenez
garde!

Brusquement, Pierre s'arrêta de-
vant le prêtre. Il perdait pied, la crain-
te et la colère finissaient par l'envahir.
Après tout, pourquoi pas? toutes ces
histoires extraordinaires devaient être
vraies.

—Mais alors donnez-moi un conseil,
cria-t-il. Je vous ai justement prié
d'entrer chez moi, ce soir, parce que
je ne savais plus que faire et que je
sentais le besoin d'être remis dans la
bonne route.

Il s'interrompit, reprit sa marche
violente, comme sous la poussée de sa
passion qui débordait.

—Ou bien non! ne me dites rien,
c'est fini, j'aime mieux partir. Cette

pensée m'est déjà venue, mais dans
une heure de lâcheté, avec l'idée de
disparaître, de retourner vivre en paix
dans mon coin; tandis que, mainte-
nant, si je pars, ce sera en vengeur, en
justicier, pour crier, de Paris, ce que
j'ai vu à Rome, ce qu'on y a fait du
christianisme de Jésus, le Vatican tom-
bant en poudre, l'odeur de cadavre
qui s'en échappe, l'imbécile illusion de
ceux qui espèrent voir un renouveau
de l'âme moderne sortir un jour de ce
sépulcre, où dort la décomposition
des siècles... Oh! je ne céderai pas, je
ne me soumettrai pas; je défendrai
mon livre par un nouveau livre. Et,
celui-ci, je vous réponds qu'il fera quel-
que bruit dans le monde, car il sonne-
ra l'agonie d'une religion qui se meurt
et qu'il faut se hâter d'enterrer, si l'on
ne veut pas que ses restes empoison-
nent les peuples.

Ceci dépassait la cervelle de don
Vigilio. Le prêtre italien se réveil-
lait en lui, avec sa croyance étroite,
sa terreur ignorante des idées
nouvelles. Il joignit les mains, épou-
vanté.

—Taisez-vous, taisiez-vous! ce sont
des blasphèmes... Et puis, vous ne
pouvez vous en aller ainsi, sans tenter
encore de voir Sa Sainteté. Elle seule
est souveraine. Et je sais que je vais
vous surprendre, mais le père Dan-
gelis, en se moquant, vous a enco-
re donné le seul bon conseil: re-
tournez voir monsieur Nani, car
lui seul vous ouvrira la porte du Va-
tican.

«La Fille», Espérons que notre compatriote n'aura pas trop souffert chez ses hôtes de la montagne, qui sont certains d'ailleurs, de le valloir. Brousse poursuivra à outrance des que les captives auront été relâchées.—L.

Politiques pour ma mie

La Complaisance divine

En ce pays où la bonne Marie fait des miracles, j'ai demandé aux laborieux : « Quel miracle fait-elle ? » et les laborieux m'ont répondu : « Elle veut avoir épanouie toutes les grâces de nos sillons, mais Notre-Dame, du bout des doigts, une à une, les a prises, et les a remises aux sillons, et voici que les sillons sont pleins de la graine d'Orca. J'ai demandé aux jolies villageoises : « Quel miracle fait-elle ? » et les jolies villageoises m'ont répondu :

BOUSCULADES

Docteur, à une cliente comme moi, vous faites payer vos visites comme en une belle fille sur la route, en leur faisant signe de la main, elles a ramènent vers nous, et chacune de nous fait un enfant par an. J'ai demandé au sonneur de l'église : « Quel miracle fait-elle ? Et il m'a répondu : « Elle fait que la cloche était folle, vous ne vous imaginez pas comme elle s'agitait, elle finit triste pour les nœuds, et son glas faisait rire. Mais Notre-Dame, avec une pite d'elle a le secret, a rempli la cloche, et la cloche retentit contentement. »

—Mais tu es donc criblé de dettes ! —Oh! mon oncle, l'état en a bien plus que moi !

—Gargon, une glace ! —Pistache! Café Vanille ? —Peuh! ça m'est indifférent... c'est pour moi peigner.

—Alors c'est vous la concierge? Ah! si j'habitais la maison... je vous ferais la cour !

—Mais vous n'en auriez rien fait, car vous n'avez pas de la bourse, n'est-ce pas ?

Télégrammes

Service télégraphique de l'AGENCE HAVAS

PARIS, 21.—On écrit de Bayonne que le train-espagnol venant d'Espagne a été arrêté à la gare de Bayonne, car elle ne se leva que lorsque son père, qui nous quittait, vit bien que le lit nuptial était le seul remède du fossé. J'ai interrogé Daisny : « A-t-il répondu : « Oui, mais j'ai dit à Daisny : « Le vilain ne voulait pas m'aimer, moi qui l'adorais depuis longtemps, et bien qu'il ait dit que son bouchon m'aimait, mon regard troublant, mes bras enlaidis, mon cœur aimant, et je ne voulais pas m'aimer... » Non, mais la Vierge a voulu qu'un soir de pluie il ait dit prendre mon bras pour m'embrasser, il a senti mon cœur palpitant, sa lèvre a frémi son oreille, et maintenant il m'adore. »

A vrai dire, je demandais fort perplexité. C'était d'étranges prodiges, ou des saints comme moi, ou des démons qui se jouaient de moi. Par cette échelle de rythmes d'or que toutes les poètes ont dans leur poche, je montai vers le paradis, et je dis à la divine Vierge : « Instruisez-moi, de grâce. Dans ce pays où vous faites des miracles, on vous en attribue qui sont fort impuissants, et même on vous promet pour la personne auguste que vous êtes. On se trompe, j'en suis sûr, et sans doute vous ne les faites pas, en effet. —Mais si, mais si, dit-elle, en effet, car le devoir de la divinité, c'est l'illusion réalisée des hommes. »

L'interpellation sur les propositions

Les groupes radicaux dans la séance qu'ils ont tenue hier s'y sont occupés de la demande d'interpellation adressée au gouvernement sur le rétablissement des propositions.

Le groupe radical socialiste a décidé que malgré les déclarations prises par le gouvernement en ce qui concerne l'archevêché de Cambrai, M. Sannois, et les quelques déclarations auxquelles le Ministre des Cultes a répondu, il y avait lieu de demander au gouvernement un compte sévère de l'attitude qu'il a tenue et qu'il tient encore à l'égard des évêques.

Le groupe s'est aussi occupé d'un incident assez significatif. Il paraît que M. Rambaud qui, en même temps qu'il est grand-maître de l'Université, est aussi ministre des cultes, va procéder à la nomination d'un évêque qui va soulever un scandale plus considérable que celui provoqué par l'archevêché de Cambrai, l'ami et le compatriote de M. Rambaud, il s'agit du curé de Commeny, M. Ayrol, encore le Ministre des Cultes a-t-il pu dire qu'il n'avait rien de commun avec le curé de Commeny, mais qu'il est encore plus ultra-montain, plus réactionnaire que M. Mathieu. Ce sont là tous ses titres, et aussi, parait-il, l'amitié de M. Poincaré qui l'on fait désigner pour l'évêché de Cahors.

On assure que M. Loubet et Darlan ont fait une démarche auprès de M. Rambaud pour lui recommander un de leurs protégés, mais, malgré leur instance, ils n'ont pu toucher M. Rambaud qui ne veut pas lâcher son curé de Commeny.

Cette affaire sera certainement portée à la tribune lors de l'interpellation sur les propositions.

D'autre part, le groupe de la gauche progressiste a été saisi de propositions de renseignements graves et qui nécessitent une enquête.

Ces renseignements seraient de nature à montrer que l'action cléricalle qui agit dans la Chambre dans tout le pays à l'occasion de la fête-Dieu a une contre-partie politique et l'on serait sur les traces d'un complot ourlé par les

—un nom prédestiné—laisait des démarches auprès du gouvernement pour lui assigner l'art de gouverner. —Ne prenez point la chose au mauvais part. C'est d'ailleurs ce qu'il s'agit de faire, car le gouvernement n'a pas le droit de ne pas gouverner. —M. Ayrol, qui a été élu député de la province pour recueillir les preuves de cette organisation monarchico-cléricale.

Le député de l'interpellation se trouve donc aujourd'hui de quelques jours, jusqu'à la réunion de la gauche progressiste qui tiendra séance lundi prochain.

D'autre part, M. de Baudry d'Asson se proposait d'interpellier le gouvernement sur les mesures prises à l'occasion des propositions. Mais les députés de la droite ont fait comprendre à M. de Baudry d'Asson qu'il allait faire des radicaux, lui ont-ils dit, et après nous verrons.

M. de Baudry d'Asson s'est, parait-il, laissé convaincre.

«El Nacional»

Notre éminent et vaillant confrère «El Nacional» vient d'être dans sa quatrième année de laborieuse existence. Nous sommes heureux de lui renouveler à cette occasion la bien cordiale expression de notre respectueuse estime et de nos affectueux sentiments. Quiconque s'intéresse au progrès moral du pays et à la vérité des institutions démocratiques fera en ce jour des vœux pour le succès d'une feuille dont la virile propagande n'a pas d'autre idéal.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Asson.

Le département national d'Ingénierie a été créé par le décret du 15 octobre 1900, et a été placé sous la direction de M. de Baudry d'Ass

